



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

21 septembre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

21 septembre 1907.

Je voudrais dire adieu à Sully Prud'homme — un très court adieu qui ne le gênât pas — en sachant trouver les mots simples, essentiels, qu'il accepterait tout au plus pour ne pas me désobliger, et encore à condition qu'ils fussent prononcés presque bas et que personne autre que nous deux ne les entendit.

C'est depuis longtemps qu'il cessait de vivre et que, de sommets en sommets, il s'était réfugié dans les altitudes de sa pensée. Je le rencontrais autrefois au dîner de la Modestie ainsi que ses très chers amis, Gaston Paris et Albert Sorel, qui l'ont précédé dans les fraternels et pacifiques séjours. Déjà sa santé ne lui permettait plus de partager notre repas, mais il venait *après*, tel qu'un pur esprit qui ne se nourrit que de vérité, et il nous apportait le suave dessert de ses méditations, le miel de son affable et rassurante philo-

sophie. Son enjouement même élevait l'entretien. Il était docte, amène, indulgent, exquis, d'une langueur de poète et de malade, avec la profonde et ensorcelante séduction des taciturnes qui consentent à parler, de ceux dont la vie n'est qu'un isolement où passent de grands rêves. Ses mains, blanches et sans force, gardaient la noblesse du front qui si souvent avait reposé sur elles. Il nous donnait bien alors l'image un peu inclinée, attentive et lumineusement douce, du Sage qui n'apparaît que quand le festin va finir, fait dans le respectueux silence d'un instant le tour de la table, daigne s'y asseoir, à la dernière place qui devient aussitôt la première et tient, le coude sur la nappe où sont dispersés les fruits, des magnifiques et limpides propos qui tombent sur l'esprit échauffé des convives comme de larges gouttes d'eau fraîche. On avait toujours soif de l'entendre et on l'écoutait avec autant d'admiration que de tendresse. Et il n'inspirait si délicieusement cette tendresse que parce que lui-même en était prodigue. Aussi, comme d'instinct et sans les avoir jamais appris il en savait tous les secrets, il a pu dans ses poèmes en exprimer toutes les nuances avec une délicatesse et une maîtrise de charme presque féminines. La tendresse fut son élément et il la dégageait. Elle était dans la bure et le velours de ses yeux bruns, dans la dolente lassitude de son geste, dans les accents de sa voix mélodieuse comme une corde de lyre.

Tel on l'a toujours connu, même aux jours où la douleur humaine lui fit le divin honneur de le distinguer et d'élire chez lui domicile. Il l'accueillit avec son ordinaire et séraphique bonne grâce et il fut vraiment alors « le plus faible de la nature », le roseau pensant et souffrant. Mais il avait, sous ses apparentes flexibilités, l'âme d'un stoïcien. Le mal ne put jamais rien contre son nonchalant courage. Il endurait ses tortures quotidiennes armé d'un sourire de résistance qui ne le quittait pas. Ne songeant qu'à plaindre les malheurs des autres, il en oubliait les siens. Et c'est ainsi qu'il nous a quittés, dans la saison des verveines, pour la dernière solitude, après avoir chanté les yeux, les étoiles, les mélancoliques peines d'amour, et puis, en des stances plus hautes, le bonheur, la justice, les éternelles vérités. Et il est parti aussi discrètement qu'il le désirait. Il n'a pas voulu de discours...

Ne me dites rien...

Il n'a pas voulu de fleurs...

Ici-bas tous les lilas meurent.

Ils'est éteint en beauté, à l'écart, comme il avait vécu. Ceux qui l'ont admiré et aimé conserveront pieusement son souvenir et rediront ses plus tendres vers aux douces heures de tristesse et de mélancolique abattement...

Je songe aux lauriers qui demeurent...

\*  
\*\*

*Chacun sa vie*, la première « première » de la saison, a très brillamment réussi à la Comédie-Française. Les amis des lettres et ceux de la Maison s'en réjouissent. Quelques-uns, dont je veux être, en éprouveront une satisfaction particulière pour M. Gustave Guiches, signataire, avec notre sympathique et distingué confrère M. Gheusi, de cette pétillante, honnête et loyale pièce. Le nom de M. Guiches se rattache aux souvenirs déjà presque lointains de ma jeunesse. Nous avons ensemble, en errant pendant de longues heures dans le Paris nocturne, échafaudé de vastes projets et bâti de fragiles rêves qu'emportait la brume du matin. Nous avons ensemble écouté maintes fois à une table de brasserie l'étourdissante et géniale causerie de Villiers de l'Isle-Adam. Ensemble enfin nous avons affronté les feux cuisants de la rampe au théâtre d'Antoine, le premier qui fût libre, celui de la Gaîté-Montparnasse, où les *Quarts d'heure* — ainsi nommés parce qu'ils ne duraient que cinq minutes — ne remplirent pas plus la salle que nos poches. Ces choses ne s'oublient pas, même quand la mémoire se perd, et il m'est affectueusement doux de me les rappeler aujourd'hui. Et M. Guiches n'est pas seulement l'observateur sagace et mordant de *Snob*, le psychologue alerte du *Nuage* et le dramaturge

attendri de *Chacun sa vie*. L'homme de théâtre a été précédé d'un romancier doué des dons les plus riches auquel il serait infiniment déplorable que des succès de scène, si éclatants fussent-ils, retirassent la plume des mains. Je ne me souviens pas, sans un très vif plaisir, de mon émotion littéraire, le jour où Guiches, doutant bien à tort de lui-même, me permit, en se défendant, de lire le manuscrit de *Céleste Prudhomat*, qui était son premier ouvrage. Ce livre, d'une si cruelle et savoureuse vérité, conquit d'emblée à son auteur les suffrages des maîtres et — significatif éloge — on ne lui cacha pas que le grand Flaubert, s'il vivait, eût aimé sa Céleste, un peu cousine d'Emma. Enfin, sans préjudice de beaucoup d'autres, M. Guiches a eu le mérite d'écrire *l'Ennemi*, le meilleur et le plus puissant roman qui ait jamais été fait sur la vigne et le phylloxera. Reviendra-t-il à ces amours de sa jeunesse, à ses châtaigniers, aux vallons et aux causses du Quercy ? Peut-être. Pas tout de suite. Il faut lui donner le temps — dans bien des années et après maintes centièmes — de se dégoûter un peu de la *cour* et surtout du *jardin*. Alors... oui... la nostalgie de la terre natale... Mais ce matin, c'est trop tôt.

\*  
\* \*

Septembre. Est-ce parce qu'il rime avec novembre et décembre qu'il éveille à la campagne

la pensée, même très lointaine, des premiers froids ? C'est en septembre que l'on commence à songer, en poussant un soupir, à l'hiver qui déjà chemine, un fagot sur le dos, derrière l'horizon mauve. On dit : « Les jours sont plus courts. » Et les personnes âgées se couvrent davantage, boutonnent le vêtement, ramènent le petit châle sur leurs épaules en répétant comme un écho : « Oui, les jours sont courts. » Ah ! certain matin de brume, sur le ciel gris que l'oiseau paraît noir ! Le moindre merle a des airs de corbeau. Rétrécies et toutes menues, les roses, trempées de l'averse, conseillent : « Cueillez-nous donc vite... nous n'en avons plus pour des mois ! » La terre est brune par endroits comme un cache-nez de laine. Les arbres vont bientôt prendre leur livrée rouge. Le coup de feu du chasseur troue par instants le silence des bois. On ne dine plus au jour et la fenêtre ouverte. La lampe, d'une lieue, se voit de loin comme un signal. L'eau du puits est plus froide.

Et pourtant que d'ineffables et tiède douceurs dès que le soleil luit sur les prairies humides ! Miraculeuses transformations de la lumière ! Après l'or de l'été, l'argent, le vermeil de l'automne. L'air est pour convalescents, amoureux lassés ou poètes. En septembre, on lit, on rêve, on pense, on regrette plus qu'on n'ose espérer. Il y a comme une espèce de détente des forces et un affaissement général qui ne va pas sans pro-

fondes délices. On a d'extraordinaires intensités de sensations et de sentiments. C'est le mois que choisissent et font exprès d'adopter pour nous endolorir les chers souvenirs d'enfance. Les pluies et les pleurs y sont faciles. Ah ! que l'on voit clair et loin dans les paysages du passé, en septembre ! Qu'ils apparaissent lumineux, uniques et charmants, et que l'on a de peine à se redire qu'il est irrémédiablement fini, ce premier et joli voyage où l'on n'emportait rien... et d'où l'on n'a rien rapporté !

C'est surtout au crépuscule et le soir, à l'heure où papillote dans l'ombre du chemin creux le vol des romantiques chauves-souris, que ces araignées du matin-chagrin tissent en moi leurs toiles. Je suis dehors, sur un banc de pierre, à regarder monter la marée de la nuit.

— Rentre, me commande une voix aimée, tu vas prendre froid.

La voix ne croit pas si bien dire.